(JPEG Image, 2272x3296 pixels) - Scaled (25%) https://mail.google.com/mail/?ui=2&ik=cf9b02aefe&view=at...

Un regard théologique sur l'apostolat des déplacés

Fr. Yves Congar O.P.

Commençons par quelques remarques de vocabulaire. De qui s'agit-il? De ces millions d'hommes pour lesquels nous avons cherché une désignation commune en parlant de déplacés, de dépaysés, et dont les lecteurs de « *On the Move - Migrazioni e Turismo* » connaissent bien les sous-catégories: personnel voyageant (mer, air, terre), touristes, ouvriers migrants, personnes déplacées, nomades, étudiants étrangers, etc. Ils ont en commun de ne pas être chez eux, au moins pendant certaines périodes. De quoi s'agit-il? Pas d'hôtellerie, pas d'horaires de voyage, pas de dispositions d'ordre juridique, mais d'apostolat. Certains parlent de mission, d'autres de pastorale. Le P. André Seumois voit dans ces deux termes des espèces du genre « apostolat »[1]: il y aurait « mission » quand on commence à partir de zéro, « pastorale » quand existe une organisation stable pour nourrir la vie chrétienne des croyants. Nous serions ici dans la « pastorale », en ce sens qu'une Eglise constituée est appelée à s'occuper de la vie chrétienne de certaines catégories d'hommes. Mais ces hommes sont plus ou moins en déplacement; il y a parmi eux nombre de non-baptisés (nomades, étudiants et ouvriers étrangers, etc.), et, en toute hypothèse, même parmi les baptisés, beaucoup sont à évangéliser comme à partir de zéro. Cette « pastorale » comporte donc un fort aspect de « mission ». Celle-ci, du reste, se définit par l'annonce de l'Evangile et de la

construction de l'Eglise dans un certain espace humain. Les transplantés représentent, dans leur variété, une situation humaine assez spécifique pour constituer un espace humain, un domaine propre d'apostolat, qu'il soit pastorale ou mission: pastorale *et* mission.

Notre propos se bornera évidemment à des développements théologiques, soulignant les aspects plus spéciaux, en fonction de la mobilité, de certaines réalités chrétiennes: la charité, l'ecclésiologie (avec la mission qui en est un chapitre), la spiritualité.

La charité

Elle est l'amour de Dieu et des hommes par l'Esprit qui nous est donné (Rom 5,5). Elle est l'amour des autres avec le cœur de Dieu. « Il y a beaucoup de manières d'aimer le prochain, mais il n'y a qu'une manière d'aimer Dieu, c'est d'aimer le prochain »[2]. Ce qui frappe le plus dans l'hymne à la charité de S. Paul, 1 Cor 13, c'est le caractère de totalité, d'universalité: la charité couvre *tout*. Elle inspire tous les actes bons, mais elle est elle-même au-delà des actes particuliers. Je peux m'acquitter d'un devoir de justice, avoir fait *tout* ce que je devais faire: je ne suis jamais au bout d'aimer, je ne suis jamais quitte avec la charité. Pour ne pas rester dans des généralités, mais appliquer le thème à notre sujet, nous proposerons trois remarques.

1°) La profondeur anthropologique de la charité. J.P. Sartre a fait la critique suivante de l'amour: en aimant autrui, on fixerait son image, on figerait sa liberté, on la ramènerait à soi-même et à sa propre vision, on se l'aliénerait[3]. Ecoutons cette critique comme un avertissement. Il existe en effet des façons

1 of 1 09/03/11 16:07

par lesquelles on ne sort pas vraiment de soi, on se projette simplement sur autrui. Mais le véritable amour est « exstatique » (Pseudo-Denys). Et si c'est l'amour chrétien, l'amour par le cœur de Dieu, il consiste à aimer autrui *comme Dieu l'aime*, c'est-à-dire non seulement tel qu'il est *lui-même*, mais dans le fil vivant et dynamique de lui-même, de sa liberté, de la réalisation de soi-même, de son avenir de bien. C'est l'aimer avec espérance Cet amour-là est créateur et, si l'on peut dire « prospectif ». « Ce n'est pas assez de dire que l'on ne crée rien que par amour. Il faut dire encore qu'en aimant on ne cesse de coopérer à l'acte même de la création. Et telle est la raison pour laquelle c'est une même chose d'aimer Dieu, qui est amour, et d'aimer le prochain comme nous-mêmes, c'est-à-dire du même amour par lequel Dieu nous appelle, lui et nous, à la même existence » [4].

Ces idées à la fois sublimes et vraies entraînent deux conséquences ou applications très concrètes. a) L'accueil de l'autre selon ce qu'il est, c'est-à-dire comme *autre*, différent de nous, étranger. La *Philoxenia*, contraire de la « *xenophobie* », est une vertu recommandée aux chrétiens (cf. Rom 12,13; Heb 13,2; 1 Pierre 4,9), spécialement aux ministres de l'Eglise (1 Tim 3,2; Tite 1,8). C'est l'hospitalité, l'accueil de l'étranger, de homme-là éprouve, comme tout homme, le de sa patrie. Ces hommes-là réalisent plus particulièrement le trait du « prochain » d'après l'Evangile (Lc 10,29-37), qui est de ne pas être choisi: c'est celui que l'on rencontre, sur qui l'on butte, qui nous est donné et comme imposé par les circonstances. Or cet homme-là éprouve, comme tout homme, le besoin d'être accepté, reconnu, aimé pour ce qu'il est et comme il est, le besoin de trouver une confiance, un a priori de sympathie. La psychanalyse actuelle a montré qu'il y a des conditions morales de santé pour l'homme; un homme a besoin d'être aimé. Le manque d'affection est l'une des causes

de psychoses chez l'enfant. L'adulte, lui, a besoin d'être reçu et reconnu. Dieu le connaît et l'appelle par son nom. Nous, nous projetons facilement, entre l'étranger avec ce qu'il a d'étrange, et nous, l'écran de catégories — « c'est un hippie »; « c'est un Nord-africain », « c'est un vagabond » — ou la distance de notre inégalité ou de notre dissemblance.

b) Tout homme normal a un projet, une ambition. Il n'est pas pleinement lui-même si on ne le prend que dans son présent ou son passé; car il veut devenir ou réaliser quelque chose. Dieu le voit et l'aime selon cette dimension, et dans la seule ligne de son bien. Mais que c'est difficile pour nous! Les parents aiment ainsi leurs enfants; un bon pédagogue aime ainsi ses élèves. Dans une certaine mesure, du reste, parents et pédadogue s'aiment eux-mêmes dans ce qui est issu d'eux: c'est leur progéniture. La charité missionnaire ou pastorale veut que j'épouse l'ambition de bien d'un homme qui n'a pas de racines dans ma vie, ni dans mon milieu, ni dans mon pays, ni même peut-être dans ma langue. Mais je ne l'aimerai vraiment avec le cœur de Dieu que si je l'aime en son avenir et l'aide en son projet, en poussant jusque-là l'accueil de ce qu'il est.

2°) Le réalisme et l'extension de la charité. Le philosophe Paul Ricœur a proposé une analyse très éclairante et le Père Chenu a souvent développé des thèmes analogues [5]. En voici l'idée essentielle. Il y a deux niveaux de rencontre d'un homme, tout particulièrement d'un homme en situation de faiblesse et de précarité comme sont les migrants et les transplantés. Je puis les atteindre dans la relation de personne à personne, indépendamment des conditionnements sociaux: « Le prochain, c'est la manière personnelle dont je rencontre autrui. *par-delà toute médiation sociale* ». C'est là un aspect essentiel, non seulement de la charité mais de ce dont tout

homme a faim et dont il ressent le besoin comme celui d'air et de pain. Il ne s'agit absolument pas de le négliger. Il faut au contraire l'honorer au-delà des mesures sociales et juridiques les plus justes et les plus bénéfiques. Mais à quoi servirait le sourire amical fait au vagabond ou aux Tziganes si les réglements publics continuent à leur interdire un lieu de campement décent et à les éloigner en les parquant sur quelque terrain vague, sans eau potable ni installation sanitaire, près des décharges à détritus ou des cimetières? A quoi servirait ma sympathie témoignée aux travailleurs migrants Turcs, Portugais, Algériens, etc., s'ils demeuraient voués aux bidonvilles misérables, à l'exploitation des « marchands de sommeil » louant cher un lit trois fois huit heures par jour, ou s'ils n'avaient aucun moyen efficace d'alphabétisation, aucune possibilité réelle de faire venir et de loger leur femme et leurs enfants, des possibilités trop précaires de scolarisation pour ces derniers? Etc. Bref, une autre dimension de la charité s'affirme, celle qui prentra pour objet la personne dans son conditionnement social, dans sa solidarité de situation précaire avec les autres, de même catégorie. Comme le dit Paul Ricœur, ici, « mon prochain est concret au pluriel, et abstrait au singulier », ou le Père Chenu: « Ici, c'est le social qui introduit à l'individu ». C'est bien pourquoi S.S. Paul VI réclamait, en octobre 1973, « un véritable statut social du travailleur migrant ».

« La charité ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité » (1 Cor 13,6). Il faut croire à la sainteté et à la vertu sanctifiante de la justice jusque-là. Quand on accueille un transplanté avec bonté, quand on soigne une plaie, cela demande un effort, mais cela fait chaud au cœur. Intervenir auprès des pouvoirs publics pour lui assurer ou assurer à toute une catégorie une sécurité d'emploi, un logement décent, une chance de scolarité, cela ne fait pas chaud au cœur.

Cela relève pourtant de la charité. C'en est une application très effective. Cela engage souvent dans des conflits où l'on combat seul contre des organisations oppressives impersonnelles. Il y faut une charité tenace et *courageuse*.

3°) « La dignité de la personne humaine est, en notre temps, l'objet d'une conscience toujours plus vive » [6]. L'affirmation et la reconnaissance de cette dignité sont au cœur de l'Evangile et déjà de la révélation biblique. Mais il est évident que toutes les conséquences n'en ont été perçues et honorées qu'avec le temps. Il existe un progrès des idées morales comme des données dogmatiques. On l'a dit: certaines charités d'hier sont des justices aujourd'hui. Bien d'autres que des chrétiens ont œuvré à ce développement. De sorte que nous nous trouvons collaborer ici avec des non-chrétiens, parfois des athées ou à tout le moins des « humanistes » et des agnostiques, au plan du respect de la personne humaine, de sa dignité et de ses droits. C'est un aspect de notre pastorale en ce domaine. La grâce englobe la nature!

Ecclésiologie et Mission

La mission de l'Eglise, comme la charité, couvre tout, dans le domaine qui est le sien. Elle vise une catholicité, un plérôme. Le rapprochement avec la charité n'est pas superficiel. Le décret conciliaire *Ad Gentes divinitus* fait découler toute mission, et d'abord celle du Fils et celle de l'Esprit, de l'*agapé* du Père. C'est une grande coulée, un immense ébranlement qui, descendant du cœur de Dieu par le cœur humain de Jésus, le Christ, nous traverse, en quelque sorte, reprend appui en nous, dans notre pauvre cœur, pour, par nous, aller plus loin et envahir tout l'espace que nous pouvons atteindre. Nous sommes des relais vivants de ce grand mouve-

ment. Le « comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » Jn 20,21; 17,18) répond au « comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour » (Jn 15,9). C'est la même réalité vue comme l'institution et comme son âme.

A l'époque d'une vie stable, liée à la terre, la mission s'est organisée territorialement, dans le quadrillage des diocèses et des paroisses. Cela a été une admirable création et finalement une réussite. On était d'une paroisse comme d'un pays. Dès lors, cependant, l'Eglise avait le souci des voyageurs, des pèlerins, des navigateurs; d'autant plus qu'ils étaient livrés à l'insécurité des éléments, des fleuves, des brigands, des maladies. Non seulement la liturgie est pleine de prières pour eux, mais il y avait tout un réseau d'hôtelleries et d'hospices; il y avait les frères pontifes pour la construction et la garde des ponts, les religieux du Saint-Bernard pour le passage de la montagne, etc. De nos jours on a dû dépasser ce quadrillage territorial dans lequel s'étaient constitués des points de sécurité pour les pérégrinants. On a reconnu l'originalité et les besoins spécifiques de catégories d'hommes non intégrés stablement à un lieu. On a constitué des juridictions personnelles, par exemple pour les militaires, pour les étudiants à l'étranger. C'est dans cette logique que rentre la pastorale des migrants et du tourisme, même si elle ne va pas pour le moment jusqu'à la constitution de juridictions personnelles. On reconnaît l'existence d'espaces humains nouveaux, puisque la mission ne s'adresse pas à des territoires, mais à des hommes.

On a, d'autre part, mieux compris et proclamé que la responsabilité missionnaire est inhérente à l'être chrétien. Elle n'est pas réservée à quelques spécialistes. Le Concile a sur ce sujet des affirmations très fortes. Il n'en a pas moins reconnu la spécificité de la vocation missionnaire et la nécessité d'organisations missionnaires: au point qu'on a pu dire que *Ad Gentes divinitus* était la Charte

des Congrégations missionnaires, alors que la mission les déborde largement. Il y a un danger à proclamer trop exclusivement que tout le monde est missionnaire, c'est que personne ne le soit plus. Mais ce serait plus qu'un danger, ce serait une erreur de laisser entendre que la mission et la vie de l'Eglise sont confiées à quelques spécialistes sur lesquels le peuple fidèle pourrait se décharger de toute responsabilité. Du reste, nous assistons actuellement à un mouvement très remarquable, fruit du Concile et de tout ce qui l'avait préparé: de très nombreux chrétiens considèrent que l'Eglise est leur chose, « nostra res agitur ». Ils reprennent des activités que les clercs ne peuvent plus assurer, étant donné leur trop petit nombre, ou que ces mêmes clercs laissent tomber par « acédie » ou parce qu'ils font autre chose (des métiers séculiers, de la sociologie, que sais-je?). L'Ecclésiologie conciliaire du Peuple de Dieu a pu donner lieu, une fois ou l'autre, à quelques abus ou interprétations discutables, dans le sens d'un démocratisme déplacé. Elle a, dans l'ensemble, éveillé un sentiment très positif que la responsabilité de l'Eglise repose sur tous ses membres. Quand S. Paul écrit « Il a donné aux uns d'être apôtres... ou bien pasteurs et docteurs, organisant (équipant) ainsi les saints pour l'œuvre du ministère, la construction du corps du Christ » (Eph. 4, 11-12), il exprime bien cela, car, dans son vocabulaire, « les saints », ce sont les chrétiens. L'œuvre du ministère incombe à tous. Elle est cette construction du Corps du Christ qui n'est pas toute faite, mais toujours à faire. Les ministres institués les équipent et les organisent pour cela.

Nous voudrions faire à ce sujet deux remarques d'intérêt ecclésiologique.

1°) Il y a déjà Eglise, d'une certaine manière, là où deux ou trois sont réunis au nom du Christ (Mat. 18,20). Nous avons tellement insisté, dans notre vision de l'Eglise,

sur l'institution, sur les structures hiérarchiques, sur la célébration sacramentelle, que nous avons négligé ces réalités d' « ecclesiola in Ecclesia ». Les Sectes en font leur profit, par contre. C'est une des raisons de leur succès. Or, aujourd'hui plus que jamais, « il est urgent de voir proliférer des cellules chrétiennes dans cette masse païenne, par une contagion mystique qui dépasse tout cadre » [7]. C'est un trait de l'Eglise, en ce temps où la société globale est sécularisée, souvent même paganisée, érotisée, livrée à tous les mouvements contraires d'idées, de violence, etc., que cette Eglise existe, non seulement dans ses grosses structures, mais par un grand nombre d'initiatives, de groupes spontanés, de micro-réalisations [8]. Que cela pose des problèmes, c'est évident: ceux de la communion dans une unité de foi, de vie sacramentelle et d'intégration dans la société ecclésiale globale. Mais il y a là une nécessité de la situation présente, et aussi une grande richesse.

2°) La Constitution dogmatique *Lumen Gentium* dit: « A tout disciple du Christ incombe pour sa part la charge de l'expansion de la foi [références à Benoît XI, Pie XI, Pie XII]. Mais si le baptême peut être donné aux croyants par n'importe qui, c'est aux prêtres cependant qu'il revient de procurer l'édification du Corps par le sacrifice eucharistique... » (ch. II, n. 17). Des fidèles peuvent commencer l'Eglise; elle ne se consomme en sa qualité de Corps du Christ que par la célébration des sacrements, principalement de l'Eucharistie, qui exige l'intervention de ministres ordonnés. L'Eglise se construit par des enrichissements et des approfondissements successifs. Elle est d'abord Eglise de la parole et de la foi, assemblée de catéchumènes. Normalement, cela doit être assuré avant qu'on ne passe au sacrement, car les sacrements sont sacrements de la foi. L'Eglise n'est totalement elle-même que comme communauté sacramentelle. Mais il est très important de voir qu'elle commence d'exister dès qu'il y a communauté de disciples réunis par la foi à la Parole. Voici un jeune Syrien, Frumence d'Edesse, emmené dans une razzia d'esclaves et vendu sur les côtes de l'Ethiopie. Il est chrétien. Il parle de Jésus-Christ, de son Evangile. Il réunit des disciples. C'est le début de l'Eglise en Ethiopie. Voici un ouvrier chrétien parti à la construction d'un grand barrage en montagne. Il a emmené une Bible avec lui. Le soir, il réunit quelques camarades dans un coin de baraque. La Parole agit, elle fait des disciples de Jésus: n'est-ce pas déjà une église? Des faits analogues se sont multipliés chez les prisonniers de la dernière guerre. Dans ces cas, ce sont les déracinés eux-mêmes, les transplantés, les migrants, qui ont exercé, selon leurs possibilités, l'apostolat de la mobilité. Il nous revient à nous de les éveiller en ce sens, de les alimenter, bref de les « équiper » (et peut-être « organiser ») pour qu'ils commencent la construction du Corps du Christ.

La Commission pontificale pour la Pastorale des Migrants et du Tourisme pourra utilement intervenir au Synode d'octobre 1974 pour demander que la catéchèse et la prédication éveille tous les chrétiens au sentiment des responsabilités et des *possibilités* qui sont les leurs dans l'évangélisation partout où ils se trouvent ou passent. Il serait bon pour cela de ne pas formuler seulement des principes généraux, mais d'apporter des exemples concrets. J'en ai cité deux. En voici un troisième. Dans un pays de belles ressources touristiques comme la France (mais c'est vrai de l'Italie, de l'Espagne, de bien d'autres!), des jeunes gens, de jeunes religieux en vacances scolaires, donnent quelques semaines d'été pour faire visiter des monuments religieux, églises, abbayes, etc. Beaucoup de monuments anciens ont incorporé dans la pierre une intense spiritualité qui se dévoile par elle-même et impressionne, un peu comme fait la sainteté. Napoléon, visitant la cathédrale de Chartres, a dit: « Un athée ne serait pas à l'aise ici ». Il y a là des possibilités très

considérables et faciles à mettre en œuvre pour l'apostolat du tourisme. Et le guide occasionnel sera le premier évangélisé par son monument...

Spiritualité

Nous employons ce terme discutable comme un titre commode. Il s'agit d'un paragraphe d'anthropologie chrétienne, ce qui relève de la théologie: quelles dispositions psychologiques et spirituelles (la *psyché* et le *pneuma*) exige l'apostolat des transplantés; qu'est-ce qui se réalise *dans la rencontre qui est*, à un degré et d'une façon particuliers, la loi de cette pastorale?

Il y a le *mystère* du Prochain et le mystère de la Rencontre. Nous n'employons pas à la légère ce mot « mystère », alors que nous réagissons souvent contre les abus qu'on en fait. Il est parfaitement en situation ici. Et d'abord parce qu'on ne sait jamais *qui* on rencontre. Quelle personne c'est, quel est le drame de sa vie ou, au contraire, les dons et les joies de cette vie? Quel sens a notre rencontre dans sa destinée (et peut-être dans la mienne)? Quel moment du « sacrement du salut » notre rencontre représente-t-elle, surtout si, prêtre et reconnu comme tel, je suis comme *ex officio* un élément du Signe de Jésus-Christ qu'est l'Eglise? Nous ne savons jamais *qui* nous rencontrons. « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que quelques-uns, à leur insu, hébergèrent des anges (Heb 13,2). C'est une allusion à Tobie, mais aussi aux trois visiteurs d'Abraham (Gen 18,2 sv.; 19,1 sv.) qui étaient finalement des visages de Dieu lui-même. Et quand Simon de Cyrène, revenant de travailler à son champ et voulant se préparer pour la fête, est soudain réquisitionné par les soldats romains pour porter la croix d'un condamné épuisé et titubant (Mc 15,21), il ne savait pas *de qui* c'était la croix, ni qu'elle fût l'instrument du salut du monde. Mais la mention « le père d'Alexandre et de Rufus » indique que sa famille devint chrétienne. Oui, *qui* visite la vieille abbaye cistercienne où je guide ce groupe? Cet ouvrier arabe ou portugais, *qui* est-ce? Ces garçons ou ces filles que j'ai pris en stop et avec lesquels s'engage la libre conversation de la route, qui sont-ils, que signifie, pour eux et pour moi, notre rencontre? Le cas de Philippe poussé à aller sur la route de Gaza, et avec cette curieuse précision « elle est déserte », est ici tout à fait exemplaire, Act. 9,26-39. C'est la Rencontre, l'occasion. C'est le jeu de la grâce à l'état pur. Mais, en moins miraculeux (voire!) combien ne peut-on pas citer de faits semblables de coïncidences, de pressentiments, de croisements de deux destinées, à travers lesquels le Saint-Esprit fait son œuvre! Cela intéresse aussi l'ecclésiologie: l'Eglise se construit selon la ligne de l'*événement*, pas seulement selon celle de l'institution, pour reprendre les catégories de J.L. Leuba. Un treizième apôtre, imprévu, a été ajouté à l'institution des Douze, comme par effraction. C'est le Saint-Esprit qui catholicise l'Eglise...

« Tandis qu'ils devisaient et discutaient ensemble, Jésus en personne s'approcha et fit route avec eux; mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître (...). Reste avec nous, car le soir tombe... » (Lc 24,15-29). « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli » (Mat 25,35 sv.). Par l'Incarnation, s'est opérée une certaine identification de Jésus avec les hommes nos frères, particulièrement avec les démunis, ceux qui sont dans une situation d'indigence et de précarité. Le mystère des autres et de la rencontre est un sacrement du Christ.

Après cela, développerons-nous encore le thème un peu facile du Peuple de Dieu pérégrinant, de Jésus marchant sur les routes, n'ayant pas où se reposer la tête et même, dès son enfance, « personne déplacée » en

Egypte? Evoquerons-nous la mystique chrétienne de la « peregrinatio »? Soulignons plutôt les dispositions profondes d'accueil, d'ouverture, d'intérêt à l'autre, de désappropriation de soi que réclame la pastorale des migrants, des voyageurs, voire du tourisme. Ceux qui prennent la charge de cette pastorale ailleurs que dans des bureaux et autrement que moi qui me contente d'écrire *sur*, participent de la précarité de vie de ceux dont ils s'occupent. Les Pères Grecs ont aimé répéter que le Christ ne sauve que ce qu'il assume. C'est la loi de l'incarnation. Il est normal qu'elle demande qu'on vive des attitudes et comportements très évangéliques. Oui, finalement, *cette* pastorale-*là* ne demande pas moins d'esprit évangélique et de vie intérieure profonde, mais davantage.

NOTES

[1] André SEUMOIS, O.M.I., *Apostolat. Structure théologique* (Urbaniana, N. S. 1), Rome, 1961.

[2] Jean Marie PERRET présente Paul Gallet, *El Padre*. Paris, 1967, p. 67.

[3] J. P. SARTRE, *l'Etre et le néant*, Paris, 1943, p. 445, 473.

[4] L. LAVELLE, *Quatre saints*. Paris, 1952, p. 192.

[5] Paul RICOEUR, Le Socius et le Prochain, in: *Amour du Prochain. Cahier de la Vie spirituelle*, 1954, reproduit in: *Histoire et Vérité*, 2. éd. Paris, 1955, p. 99-111; M.-D. CHENU, Les masses pauvres, in: *Eglise et Pauvreté* (Unam Sanctam 57), Paris, 1965, p. 169-176; Les masses humaines, mon prochain, in: *Peuple de Dieu dans le monde* (Foi vivante 35), Paris, 1966, p. 99-128.

[6] Déclaration conciliaire sur la Liberté religieuse « Dignitatis humanae », n. 1 (7 décembre 1965), avec références à Jean XXIII et à Pie XII.

[7] M.-D. CHENU, *La Parole de Dieu*. II. *L'Evangile dans le temps*, Paris, 1964, p. 127 (texte de 1944).

[8] Voir notre article Initiatives locales et normes universelles, in: *La Maison-Dieu* n. 112, 1972, p. 54-69.